

Ombre et lumière L'amitié Pia-Malraux

La photo est célèbre.

André Malraux est là, campé droit dans ses bottes, la ceinture haute, posant pour la postérité dans son habit de « Colonel Berger ». Les traits tirés, le visage marqué par « ... la foudre » récente, le regard solennel et toute l'assurance du maître de guerre, Malraux se dresse en meneur d'hommes. Les mains dans les poches et la cigarette en coin de bouche donnent à l'homme cet air impavide propre au héros. Là, en ce jour de novembre 1944, René Saint-Paul capture une attitude, livre le modèle d'une possible statue. A cet instant précis, Malraux est sa légende.

Mais la photographie est souvent tronquée, amputée de sa moitié droite lors de ses multiples éditions. Car André Malraux n'est pas seul sur la terrasse du journal *Combat*, établi au 100, rue Réaumur depuis le 19 août. A moins d'un mètre de lui se tient Pascal Pia dans sa gabardine couvrant un costume-cravate. Le directeur d'un journal issu de la résistance aux côtés du soldat d'une guerre inachevée. Le geste incertain, le pas hésitant et fuyant hors du cadre, le regard évasif éludant l'œil du photographe, Pia se dérobe, insaisissable. Les mains croisées, la cigarette entre les doigts, il s'écarte du véritable sujet de l'image... Malraux, bien sûr ! Le Colonel Berger... Trop tard pour esquiver, le flash se déclenche, l'âme est capturée. Peut-être un réflexe, une habitude de clandestinité. Il ne faut pas laisser de traces...

Ainsi, comme un symbole, Pascal Pia disparaît de la photographie, laissant à Malraux le soleil des morts.



© René Saint-Paul

Cinquante-six ans. Cinquante-six années ont uni André Malraux et Pascal Pia. Une courte vie en somme. De leur rencontre en 1920, à la disparition du premier en 1976, les deux hommes traversent ensemble un siècle agité. Leur amitié, qu'elle ait été quotidienne ou plus épisodique, n'en reste pas moins sincère, malgré des parcours divergents.

Déflagration et conséquences

Tous les deux nés à l'aube du XX^{ème} siècle, André Malraux et Pierre Durand voient le jour de part et d'autre du Sacré-Cœur. L'enfance d'André est marquée par le départ et l'absence du père, Fernand Malraux, et par l'installation à Bondy, chez sa grand-mère. Sans être un excellent élève, André se passionne très tôt pour la littérature et les auteurs russes. Pierre Durand, de son côté, grandit dans un milieu modeste, entre un père, Arthur Durand, caissier à la Samaritaine, et une mère sans emploi. Confrontés à la Première Guerre mondiale Fernand et Arthur ne rencontrent pas la même fortune. Le premier, sous-lieutenant dans une unité de chars, revient du front tout auréolé de la victoire. Lors des veillées, il raconte ses exploits où la fraternité triomphe du « boche ». Ces récits marquent alors la jeune âme romantique d'André Malraux. Son goût pour l'action, la lutte et la camaraderie guerrière, naît peut-être au cours de ces soirées attentives. Bien loin du prestige de l'uniforme, la famille Durand est fauchée par la guerre. Arthur tombe pour la France, le 26 septembre 1915, lors des coûteuses offensives de Champagne. Le retour héroïque pour l'un, la mort inutile pour l'autre. Ces deux visages de la « der des ders » bouleversent, dès l'aube, les existences de leurs fils.

« Tous les hommes en âge et en état de porter les armes ayant été mobilisés, quantité d'adolescents se sont trouvés alors émancipés du jour au lendemain, ce qui a permis à ceux d'entre eux qui se sentaient une vocation de s'y abandonner beaucoup plus tôt qu'ils n'eussent pu le faire si leur père eût été là »¹, écrit Pascal Pia. Cette émancipation volontaire se manifeste très tôt chez Pierre et André. Ce dernier a toujours son père, certes. Mais un père absent du quotidien de Bondy. Un père « modèle » demeuré à Paris. Et sans doute André aspire-t-il déjà à une autre vie. A 14 ans, Pierre abandonne la maison familiale. Sa rancœur envers cet Etat criminel se déclare par sa proximité avec les milieux libertaires exprimant leur opposition à coups de journaux et de manifestes. Véritable fuite en avant, Pierre Durand flirte avec l'illégalité et remet en cause toute autorité, qu'elle soit politique, sociale ou littéraire.

Habité par le profond désir d'être davantage, d'être plus que les autres, Malraux rejette les études pour un mode de vie plus précaire, mais plus autonome. Il se lance alors dans la recherche et le commerce du livre rare. Chineur et collaborateur auprès de René-Louis Doyon à l'enseigne de *La Connaissance*, puis éditeur chez Simon Kra, il fait déjà preuve d'un étonnant savoir-faire littéraire. Au fil des rencontres, toujours enveloppé d'un élégant dandysme, Malraux passe symboliquement de *La Connaissance* à *Action*. La revue de Florent Fels accueille alors son univers farfelu.

Pierre Durand, de son côté, vit de divers métiers, dort au hasard des hôtels. En avril 1921, il abandonne son nom pour celui de Pascal Pia au cours d'un poème dédié à son ami René Edme. Ensemble, ils fondent une éphémère maison d'édition. Mais *Le Signal* est rapidement interdit pour la publication de *Dionysos sourit*, recueil de poèmes nietzschéens et antimilitaristes. A la suite de cette mésaventure, il rencontre Marcel Sauvage, proche d'*Action* et ami de Florent Fels.

Malraux et Pia fréquentent les mêmes lieux, les mêmes personnes. Aussi finissent-ils par se rencontrer. Peut-être sur les bancs de la Bibliothèque nationale ? Peut-être chez certains

¹ *Pascal Pia*, Paris, Les Lettres Nouvelles - Maurice Nadeau, 1981, p.71.

libraires ou bouquinistes ? Ou chez Galanis, au début de 1921, durant l'une de ces soirées « où les démons sauvages de la poésie » rodent dans les rues du vieux Montmartre. Mais il semble plus probable que cette rencontre survienne en 1920, lors d'une soirée organisée autour de la revue *Action*. Tout comme André rencontrera Clara quelques mois plus tard.

Révolte et liberté

« Vous êtes certainement dans le vrai en écrivant qu'une même passion de liberté, une même propension à la révolte, ont dû être à l'origine de l'amitié qui vous a uni à Malraux. J'ai bien l'impression que mes relations avec lui ont eu le même point de départ. »², écrit Pia à Marcel Arland après la lecture de *Ce fut ainsi*. Cet attrait pour la liberté, ce goût pour la révolte, jamais Pia et Malraux ne s'en départiront, chacun à leur manière. Révolte et liberté sont ancrées au plus profond de leur être. Mais si les mots sont les mêmes, formant une base commune, Pascal et André ne leur donnent pas le même sens. En attendant, Apollinaire et son œuvre, la quête du livre rare, l'édition de textes oubliés voire censurés sont autant de sujets qu'ils abordent ensemble. Au cours des semaines suivantes, découvrant chez l'autre ce même esprit critique et littéraire, Malraux et Pia ne se quittent plus, s'amusant de cette proximité de conscience. Pas un poème que le premier ne débute sans que le second ne l'achève. Le jour, à la Bibliothèque Nationale, ils échangent des papiers sous le regard du gardien et collectent des pièces littéraires rares et érotiques pour certains éditeurs. La nuit, après les soirées montmartroises, ils poussent la goulante dans les cours parisiennes.

« Entre dix-huit et vingt ans, la vie est comme un marché où l'on achète des valeurs, non avec de l'argent mais avec des actes. La plupart des hommes n'achètent rien. », aurait glissé Malraux à Julien Green. André et Pascal ne se privent pas et achètent bon nombre de valeurs. Aussi sont-ils déjà de véritables acteurs du monde des Lettres, souvent auteurs, parfois éditeurs. En Avril 1921, paraissent les *Lunes en papier* de Malraux. Bien sûr, Pia se charge de la critique dans un article intitulé « La Mort nous parle », paru dans *Le Disque vert* de Franz Hellens. Parallèlement, Pia poursuit ses « petits boulots », travaille pour certains érudits, tels que Lachèvre ou Dufay, et produit quelques poèmes et critiques.

A ce besoin d'indépendance et de liberté, les deux hommes ajoutent une « propension à la révolte ». « Le sentiment de ce qu'il y a de tragique dans la condition humaine, c'est vers 1926 que Malraux a commencé de l'exprimer clairement dans ses livres, mais je puis attester qu'en 1920 et 1921, quand nous quittions ensemble la salle de travail de la Bibliothèque Nationale, ou quand nous nous retrouvions rue de Seine dans la librairie de Jacques Brimeur, nos propos nous ramenaient souvent à quelques interrogations obsédantes. Que vaut l'existence ? Que se sont dit, au moment de mourir, les combattants qu'en 1917 le commandement faisait fusiller « pour l'exemple », après les avoir pris au hasard parmi les hommes d'un régiment où avait éclaté une mutinerie ? »³ Le doute existentiel, la confrontation à l'absurde et une certaine clairvoyance ne pouvaient que bousculer leur âme jusque dans leurs œuvres. Ces considérations psychologiques et fondatrices ont cependant des conséquences différentes.

« Le monde – inutile de bailler, je serai bientôt morte – ne nous est supportable que grâce à l'habitude que nous avons de le supporter. On nous l'impose quand nous sommes trop jeunes pour nous défendre et ensuite... », fait murmurer Malraux à la mort. Et ensuite ? Ensuite, il faut vivre malgré tout. Subir la tête haute. Comprendre et agir... Dominer son destin. Car si la mort triomphe de l'individu, elle ne vient jamais à bout de l'humanité. Dans ces récits farfelus, Pia perçoit bien davantage qu'un jeu de l'esprit. Il y voit, « par le recours à l'absurde

² *Ibid*, p.21.

³ « André Malraux n'avait pas encore vingt ans », in *Carrefour*, 2 décembre 1976.

et à la dérision, le refus d'acquiescer à un ordre social qui bafoue l'équité et légitime l'humiliation. »⁴. Tout Malraux semble là. Plus tard, Garine ne se demandera-t-il pas comment échapper à l'absurde ? Mais la réponse déjà se dessine dans le brouillard de ses actions.

Chez Pia, déjà présent depuis de longues années, le doute absolu poursuit lentement son travail de sape. Pascal travaille pourtant à une œuvre poétique. Et si ce recueil semble achevé en mai 1922, il hésite à se lancer dans son édition, voguant entre perfectionnisme et nihilisme. Mais le destin, ou quel que soit son nom, vient imposer son choix. René Edme disparaît le 1^{er} juillet 1922, Pia se démène alors pour éditer *Poétariat*, l'œuvre posthume de son ami. Cette mort prématurée et totale, car accentuée par l'insuccès et l'oubli, aiguise sa perception de l'absurde. Edme et sa destinée ont ainsi profondément influencé Pia. En écrivant « On est révolté que quand on est soumis », il semble tempérer l'anarchisme vivant de Pierre Durand en une philosophie le plaçant « par delà l'anarchie »⁵. Cette conscience du néant et de la vanité de l'écriture annoncent déjà son goût pour l'ombre et le secret, faisant de son nihilisme un mode de vie spirituel, loin de l'action militante. Devenu Pascal Pia, il s'écarte de toute forme de soumission, troquant la révolte servile contre une liberté intégrale. Malraux, lui, est au-delà de ce sentiment. L'action peut sauver l'homme. L'art et la littérature transcendent l'humanité. La maîtrise face au néant. L'imaginaire contre la mort. Il s'agit bien de liberté absolue. Cette liberté source de toute création artistique ou littéraire. La lutte frontale contre toute forme d'oppression. Et si Pia ne croit guère en l'homme face au néant, Malraux, lui, se tourne vers cette humanité. L'homme, cet animal pensant si souvent vulgaire, mais que ni la puissance du temps ni l'irréversible ne parviennent à effacer.

Clara Goldschmidt, que Malraux rencontre et épouse en 1921, lui donne les moyens de son ambition et d'une perception globale. Les jeunes mariés voyagent et André pense enfin son aventure personnelle. Mais bientôt, un mauvais placement boursier vient ruiner le couple.

Ainsi, d'une culture et d'une conscience si proches, Malraux et Pia voient leurs pas les mener sur des chemins parallèles mais différents. Se nourrissant de leurs expériences, leur nature profonde les engage finalement sur des voies aux croisements peu nombreux.

1924...

1924 est une année décisive pour les deux hommes. Tous les deux quittent la métropole pour une destination différente. Tous les deux reviendront à jamais changés de leur voyage.

Le 13 octobre 1923, André et Clara embarquent à Marseille, à bord de l'*Angkor*, et gagnent l'Indochine. Le secret espoir des Malraux est notamment de reconstituer le patrimoine envolé. Quelques jours plus tard, le 10 novembre, Pierre Durand est appelé sous les drapeaux pour 18 mois. Sa réputation d'antimilitariste le fait envoyer dans l'unité disciplinaire du 3^{ème} Zouave de Constantine. Se fait-il passer pour analphabète ? Un supérieur lui casse-t-il une bouteille sur le crâne ? Toujours est-il que Pia est rapidement hospitalisé.

Après l'expédition de Bantai-Srey, Malraux est arrêté, puis jugé et condamné à trois années de prison, le 21 juillet 1924. En France, la célèbre pétition des *Nouvelles littéraires* du 6 septembre veut donner du poids à la défense : « Les soussignés, émus de la condamnation qui frappe André Malraux, ont confiance dans les égards que la justice a coutume de témoigner à tous ceux qui contribuent à augmenter le patrimoine intellectuel de notre pays. Ils tiennent à

⁴ *Ibid.*

⁵ *Pascal Pia*, Paris, Les Lettres Nouvelles - Maurice Nadeau, 1981, p.12.

se porter garants de l'intelligence et de la réelle valeur littéraire de cette personnalité, dont la jeunesse et l'œuvre déjà réalisée permettent de très grands espoirs. Ils déploreraient vivement la perte résultant de l'application d'une sanction qui empêcherait André Malraux d'accomplir ce que tous étaient en droit d'attendre de lui ». Parmi les noms de Gide, Mauriac ou Paulhan, apparaît, bien sûr, celui de Pia qui, même loin de Paris, ne pouvait manquer à l'appel. De sa chambre d'hôpital, il répond à Marcel Arland dans une lettre du 10 septembre : « Je savais seulement touchant l'affaire Malraux ce qu'en avaient dit les journaux d'un peu partout (articles faits ou suggérés par qui ?) – et ce que m'en apprenaient une lettre de Creixams, une de Paulhan. Je suis content que notre ami ait pu bénéficier de la liberté provisoire, et que tout espoir ne soit pas perdu, puisqu'au cas où le jugement d'appel ne serait pas rendu dans un sens favorable, vous me dites qu'il y aurait encore lieu à cassation. Enfin, j'espère qu'à tout le moins l'appel accordera le sursis par quoi sont souvent couronnés des litiges plus fondés, – et ainsi Malraux de revenir tranquille. Si vous avez l'occasion d'écrire à André Malraux, assurez-le, je vous prie, de toute mon amitié. »⁶.

A Saigon, l'appel est favorable. La condamnation est désormais d'une année avec sursis. Malraux profite du pourvoi en cassation et rentre à Paris. Mais la défaite étant chose indigeste, il est de retour en Indochine dès février 1925. Et s'il pense un instant à faire venir Pia dans cette aventure, son ami ne viendra pas. Il lance *L'Indochine*, journal cherchant à promouvoir la justice sociale en luttant contre le système colonial inéquitable. 46 numéros durant, les articles critiquent ce système. Bientôt les manipulations de l'Administration en place et les pressions sur les imprimeurs se multiplient. Après l'ultime tentative de *L'Indochine enchaînée*, les Malraux ruinés rentrent en France.

Confronté à lui-même dans l'isolement de Constantine, Pia déchire le rideau et perçoit le gouffre du néant qu'il devinait sous ses pieds. Il vacille et hésite un moment, mais prend finalement conscience. Sa décision est sans appel. En octobre 1924, enfin réformé, il rentre en métropole et s'apprête à signer un contrat pour ses deux ouvrages chez Gallimard. Se déroule alors un épisode inattendu que rapporte Jean Paulhan : « Il y a quelques années il (Pia) m'avait apporté des poèmes ; quand je lui dis de bien vouloir corriger les épreuves, il les a déchirées et jetées dans la corbeille à papier. C'était la première fois et ce fut la dernière où eut lieu une scène pareille à la Nouvelle Revue Française. »⁷ En déchirant poèmes et roman, Pia renonce à un possible destin littéraire au sein de la constellation Gallimard.

Ainsi, les expériences indochinoise et algérienne révèlent leur conscience. Passant du statut du pillier de temple à celui d'aventurier-romancier, Malraux goûte à l'action, à la lutte et, finalement, à la reconnaissance. Il entre alors dans la lumière. Pia, de son côté, éprouve la terre la plus aride et rejette toute clarté. Il favorisera désormais l'ombre littéraire et son secret.

Engagements

Entre 1924 et 1928, Pascal Pia concentre son intérêt sur l'édition clandestine d'érotiques et de faux. André Malraux participe souvent à ces jeux interdits. Le commerce des érotiques en tirages limités est alors florissant, n'étant soumis qu'à quelques règles de discrétion. Peu après le retour d'Indochine, Pia et Malraux se retrouvent autour de *La Quintessence satyrique du XXème siècle*. Les deux volumes se composent de poésies grivoises, œuvres de Rimbaud, Jarry, Apollinaire et quelques autres. Pia y glisse adroitement des vers de son cru. Les bénéfices de ce petit succès aidèrent les Malraux à surmonter une période délicate. Toujours dans ce cadre, André participe sans doute à la mise en place d'un faux célèbre. En 1927,

⁶ *Ibid*, p.19-20.

⁷ *Ibid.*, p.23.

Pascal Pia fait publier le journal de Baudelaire écrit lors de son séjour en Belgique : *Les Années de Bruxelles*⁸. Tout est faux. Tout est l'œuvre de Pia. Et il n'en est pas à son coup d'essai car Apollinaire, Rimbaud et Radiguet voient aussi leurs œuvres enrichies. En admirateur éclairé, Pia joue de sa plume non pour démythifier ces auteurs fétiches, mais afin de mystifier le système faisant du Rimbaud révolté ou du Baudelaire censuré de nouveaux classiques. En plus de cette activité de faussaire, il puise de la Bibliothèque Nationale des œuvres libertines et prohibées qu'il fait éditer sous le manteau. Ce travail dans l'ombre s'accompagne naturellement de pseudonymes. Aussi Pia signe-t-il tour à tour Avinin Mineur, Léger Alype, Féli Gautier, Georges Garonne ou Pascal Fély. Il signera même Pascal Rose un roman biographique qu'il corrige et réécrit pour une amie allemande de Clara Malraux en 1935. *La Vie de famille* évoque l'histoire de Lise Lipmann et de son couple, de novembre 1918 à janvier 1923, du mariage au divorce.

Dans un domaine non littéraire, mais toujours illégal, Pia assiste encore Clara Malraux. Louise, jeune femme engagée par Clara pour les tâches ménagères, a une sœur aînée aussi belle que naïve. Celle-ci tombe enceinte sans vouloir garder l'enfant. Clara, toujours prompte à militer pour la cause féminine, fait appel à Pia afin de venir en aide à Fernande. Rapidement, il fait jouer ses connaissances et trouve un « faiseur d'anges ». Les mois suivants, plusieurs femmes confrontées au même problème défilent dans l'appartement des Malraux.

L'année 1927 marque un changement notable dans la vie de Pia. Accompagnant en Belgique son ami Eddy du Perron, il rencontre Suzanne Lonnewitz qu'il épouse le 12 novembre. Dès lors, la vie de couple nécessitant une certaine stabilité professionnelle, il se tourne vers le journalisme. Pia traverse alors de multiples salles de rédaction sans jamais se défaire de sa philosophie intime.

De son côté, Malraux s'engage avec l'éditeur Bernard Grasset pour la parution de trois livres. *La Tentation de l'Occident*, en 1926, *Les Conquérants*, en 1928 et *La Voie royale* en 1930 font de lui un romancier à part entière. Aube réelle de sa postérité, à l'heure où le nazisme triomphe outre-Rhin, il reçoit la plus haute récompense littéraire. Le 1^{er} décembre 1933, à l'unanimité, Malraux remporte le Prix Goncourt pour *La Condition humaine*, dédiée à Eddy Du Perron. Ce dernier, Pia le rencontre en 1922 lors d'une "foire aux croûtes" à Montmartre et le présente à Malraux en 1926. Ce jeune poète néerlandais évoque les relations des deux hommes au cours des années 1933 et 1934 dans son *Pays d'origine*, œuvre où se mêlent étroitement roman et autobiographie. Il livre ainsi les échanges entre un Heverlé masquant Malraux et un Viala cachant Pia. Eddy Du Perron prête alors à Viala-Pia ces paroles concernant Héverlé-Malraux : « Le talent châtre un homme avant même qu'il s'en aperçoive. Si tes livres sont assez beaux pour que l'adversaire se mette à les admirer à son tour, ou à te décerner des prix, c'est fini : te voilà ramené à la respectabilité des belles-lettres, tu ne travailles plus désormais qu'à la plus grande gloire des arts nationaux »⁹. « Viala est essentiellement noble », répond Héverlé-Malraux, révélant sans doute chez son ami un refus absolu de se renier doublé d'une puissante volonté de garder la posture. « Le mal est sans remède : car à y regarder de près, estime Héverlé, à l'origine de tout il y a un malentendu entre Viala et Dieu. » ajoute Héverlé-Malraux. Les mots prêtés par Malraux à la mort des *Lunes en papier* résonnent alors. Toujours ce destin subi face à une existence imposée. Pia, impassible face au temps qui passe, refuse tout dialogue avec le destin, conservant ses positions, et craint sans doute que Malraux, désormais récompensé, accepte le système, quitte

⁸ Baudelaire, Charles, *Années de Bruxelles*, journaux inédits publiés par Georges Garonne (Pascal Pia) avec un dessin inédit de Charles Baudelaire (Pascal Pia) et un commentaire de Féli Gautier (Pascal Pia), Ed. de la Grenade, 22, rue Philippe de Girard (Domicile de Pascal Pia), 1927.

⁹ Du Perron, Eddy, *Le Pays d'origine*, Paris, Gallimard, coll. "Du monde entier", 1980, p.98.

à perdre cette volonté de liberté qui les rapprochait tant. Etrange paradoxe. La même année, alors que Malraux rencontre la gloire, Eddy Du Perron est ruiné par une mauvaise affaire de succession. Pia tente d'aider son ami et se lance dans la confection d'une anthologie de poèmes dont les auteurs sont des hommes du milieu médical. Le *Bouquet poétique des médecins*, en plus d'être la source d'un travail harassant fait dans l'urgence, s'achève par un cruel échec financier.

Renier de soi au seul profit d'une gloire éphémère ? Renoncer à tout quitte à être vaincu ? Les deux hommes sont désormais solidement ancrés dans leurs volontés. Le champ commun s'étiole. Reste l'amitié et le souvenir... L'essentiel en somme.

Toujours assoiffé, Malraux se multiplie. Aventurier, il survole le désert d'Arabie aux côtés de Corniglion-Molinier à la recherche de la « capitale mystérieuse » de la reine de Saba. Intellectuel engagé, il participe à l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires contre le fascisme allemand, au Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, rencontre Trotsky, voyage dans le Berlin nazi pour Georgi Dimitrov, et publie *Le Temps du mépris* dédié aux victimes du nazisme. Aussi, quand la Guerre d'Espagne éclate en 1936, et que le fascisme menace, Malraux mène au combat l'escadrille España. Mais le « Coronel Malraux » sent déjà que seule une intervention américaine peut contrer la peste brune. Avec Josette Clotis rencontrée en 1932, il traverse l'Atlantique et défend la cause républicaine ... en vain. De sa guerre, il tire un roman, *L'Espoir*, et un film, *Sierra de Teruel*, achevé en 1939. Ainsi, par la parole ou les armes, Malraux bataille et s'oppose au fascisme qui sera bientôt à sa porte.

Comme André Malraux quelques années plus tôt, Pascal Pia est confronté, en 1938, à l'administration coloniale. Avec famille et bibliothèque, il débarque à Alger en tant que rédacteur en chef d'un journal front-populiste. Le premier numéro d'*Alger-Républicain* paraît le 6 octobre 1938. N'ayant que peu de moyens financiers, Pia recrute de nouveaux journalistes dont un jeune homme de 25 ans nommé Albert Camus. Suit alors, d'enquêtes en reportages, une quête de justice et de vérités mettant à mal le régime colonial en place. Rapidement, les difficultés se multiplient. Aux problèmes financiers s'ajoute une vaste censure imposée par l'administration coloniale, bientôt accentuée par l'état de guerre. Aussi le journal paraît-il avec de larges rubriques censurées et laissées sciemment vides. Face à l'impasse, Pia fait une ultime tentative et substitue à *Alger-Républicain* une nouvelle formule intitulée *Soir-Républicain*. Défendant le droit à la libre critique et luttant contre le bourrage de crâne, la feuille est interdite... alors que le stock de papier est vide. Le 8 février 1940, à bord du *Ville d'Alger*, Pascal Pia et les siens regagnent la métropole. Il retrouve un poste de secrétaire de rédaction à *Paris-Soir*.

Débâcle et Résistance

Au déclenchement des hostilités, les soldats André Malraux et Pierre Durand sont mobilisés. Le premier rejoint son régiment de « cavalerie motorisée » à Provins. Après une longue marche, il est fait prisonnier le 16 juin, rattrapé par la guerre éclair et la Wehrmacht, mais s'évade dès octobre. Pia est cantonné à Maison Laffitte, au DGI 211. Le 12 juin, alors que la Wehrmacht est aux portes de Paris, sa petite unité semble oubliée dans un bois, sans ordre de repli. Habitué de la clandestinité, il se fond dans la débâcle, traverse la France à pied et se fait démobiliser en zone non-occupée. Il retrouve sa famille à Vialas avant de reprendre son poste dans un *Paris-Soir* replié à Lyon.

En 1941, Malraux, Josette et leur fils Gauthier, sont dans le Midi, à Roquebrune, puis au Cap d'Ail. « La Souco » et « Les Camélias » offrent, tour à tour, la paix nécessaire à l'écriture et à la patience. La Famille Pia passe quelques jours chez eux, en février 1941. Sans doute André et Pascal évoquent-ils leurs projets immédiats. Malraux recherche deux chapitres de *Psychologie de l'Art* perdus dans la débâcle, Pia réfléchit à une possible revue.

Depuis longtemps antifasciste, Malraux refuse pourtant toutes les propositions de résistance dont il est l'objet dès 1940. « Revenez me voir quand vous aurez de l'argent et des armes », aurait-il répondu à Claude Bourdet de Combat. Car Malraux ne croit guère en l'action clandestine. Peut-être se méfie-t-il du jeu politique se nouant derrière les mouvements. « Las des défaites... », Malraux ne s'arme que de patience en attendant les avions américains et les tanks russes. Alors il écrit. Figurant sur la liste Otto, il se fait éditer en Suisse et publie *La Lutte avec l'ange*, futur *Noyers de l'Altenburg*, dont le héros se nomme Vincent Berger.

L'occupation s'installe. Pia ressent le piège de la collaboration intellectuelle et tente de lancer une revue détachée de Vichy et de la NRF d'Abetz. Ce sera *Prométhée*. Alors Pia trouve le papier et l'imprimeur, collecte proses, poèmes et études qui voyagent depuis la zone occupée grâce à Roland Malraux. Mais Vichy ne délivrera jamais l'autorisation nécessaire. De plus, dès novembre 1942, la Wehrmacht envahit la zone libre. A quoi bon une résistance spirituelle si l'occupant est partout. La clandestinité offre alors bien davantage qu'une simple alternative. Elle se fait nécessité. Et si la littérature est au-delà des considérations guerrières, il convient désormais d'organiser et de structurer les mouvements qui germent ici ou là, et s'expriment en quelques feuilles volantes, souvent imprimées au prix du sang. L'urgence n'est plus la même. Désormais, plus que la sauvegarde de l'esprit français, il convient de préserver davantage. Pia s'engage au sein du mouvement Combat et devient Ponteau puis Renoir, après une fuite en Suisse. Ainsi, Malraux et Pia auraient pu se retrouver au sein de ce réseau. Recruter en tant que professionnel de la presse, Pia occupe rapidement des fonctions plus dangereuses encore. Sa mission consiste à mettre en place les Comités de Libération (CDL) qui, le moment venu, représenteront la résistance locale. Pia se déplace donc dans la France occupée, afin de rencontrer les Commissaires de la République nommés par Alger. Franz Hellens fait de lui le "résistant type", celui qui sillonne la France et refuse honneurs et fauteuils.

En novembre 1942, Josette et André s'installent en Corrèze. Malgré de nombreux contacts, il conserve son indépendance intacte. Ce n'est qu'en mars 1944, après l'arrestation de ses demi-frères, Claude et Roland que Malraux, devenu Colonel Berger, entre en action et troque sa plume contre une arme. Rejeté par les maquis locaux déjà structurés, il forme alors le groupe mobile *Alsace* à la fin de mai 1944 et prend l'uniforme en juillet. Quelques jours plus tard, il est blessé, arrêté, puis transféré à Toulouse. Seul le départ précipité des Allemands lui rend sa liberté en août. Dès lors, à la tête de la Brigade Alsace-Lorraine, il participe à l'offensive alliée, de la Bataille des Vosges à la Libération de Strasbourg. Malraux, l'homme du verbe, donne conscience aux hommes de leur grandeur intime. En véritable leader, il use de son influence psychologique, de son auréole littéraire et politique afin de pousser ses hommes à se dépasser. Mais le malheur frappe souvent où on l'attend le moins. Le 11 novembre 1944, Josette Clotis subit l'atroce et se fait broyer les jambes par un train. Malraux arrive trop tard. Après les obsèques, défait, il retourne au front non sans passer à Paris et retrouver Pascal Pia dans les bureaux de *Combat*.

Ainsi, Malraux et Pia représentent deux types de résistances différentes mais complémentaires. Le premier, profondément antifasciste, ne jure que par l'action militaire et patiente de longs mois avant de lutter. Le second sort de sa réserve et tente une résistance spirituelle, avant de s'engager dans l'action clandestine. Toujours la lumière et l'ombre. « Le nazisme était moralement et physiquement insupportable. En le combattant, j'ai agi selon mes

répulsions. On ne peut pas dire que ce soit un exploit difficile », écrit Pia, en 1978, à Herbert Lottman. A l'heure de la Libération, espérant de meilleurs lendemains, les deux hommes s'avancent sur de nouveaux chemins.

L'Ombre du 18 juin

« La liberté appartient à ceux qui l'ont conquise », clame André Malraux en 1945. Et cette liberté, Malraux compte bien en profiter. Revenu à la vie civile et faisant face à sa nouvelle situation, il rassemble sa famille à Boulogne. Sur le plan politique aussi, il se décide à l'action. Dès janvier, il met fin à la possible fusion de l'ensemble de la Résistance et du Front national voulue par les Communistes. Et si le Malraux d'avant-guerre passe pour un compagnon de route, celui qui revient du front appartient déjà au courant gaulliste, hors des partis. Par l'intermédiaire de Corniglion-Molinier, il rencontre l'entourage du gouvernement provisoire et, finalement, De Gaulle en personne. Dès novembre, Malraux devient son Ministre de l'Information. L'homme de pouvoir et l'homme de lettres formeront désormais un couple historique.

Pascal Pia aussi a conquis la liberté. Après avoir obtenu les locaux de Réaumur pour *Combat*, il dirige le premier numéro libre, donnant une réalité à son projet de journal indépendant et politiquement inclassable. N'ayant que peu d'estime pour les hommes politiques, il laisse pourtant s'exprimer ses journalistes. Cette pluralité fera longtemps la spécificité du quotidien. Loin de tout sensationnalisme, *Combat* prône un journalisme dit « critique ». Pas de sang à la une, pas plus de faits divers, pas d'attaches politique et financière. Autour de Pia, Albert Camus, Albert Ollivier, Maurice Nadeau, et Roger Grenier animent les colonnes de ce qui restera l'un des journaux français les mieux écrits.

Les relations entre Pia et Malraux sont alors continues sans être quotidiennes. Et si le journal évoque la brigade Alsace-Lorraine et l'évolution du front, ou publie quelques pages de *La Lutte avec l'Ange*, Pia veille à l'indépendance de *Combat*. De son côté, faisant désormais partie de l'appareil d'Etat, Malraux rend quelques menus services aux journalistes de Pia, telle que l'obtention rapide de visa. Peut-être Pia le conseille-t-il parfois en retour ? Cependant, l'amitié que se vouent les deux hommes offre à *Combat* son plus beau scoop. Avant d'officialiser sa démission le 20 janvier 1946, De Gaulle en avertit Malraux, qui en informe Pia. Partagé entre la trahison de son ami et son devoir d'information, Pia manœuvre habilement et fait transiter cette nouvelle par Londres avant de la reprendre pour *Combat*, en citant simplement la presse britannique. Et comme le correspondant du *News Chronicle* loue un bureau à *Combat*, l'exercice s'avère très simple. Ainsi, le dimanche 20 janvier se déroule exactement comme l'annonce l'édition de la veille.

Débute alors pour De Gaulle et Malraux, cette célèbre traversée du désert, marquée par la naissance du Rassemblement du Peuple Français (RPF) et de son organe *Le Rassemblement*. En fidèle, Malraux devient délégué à la propagande du nouveau parti. Pour lui, De Gaulle met les passions politiques au service de la France et non la France au service des passions des partis. La France avant tout. Malraux ne peut qu'admirer l'homme et son attitude. Devant les difficultés financières de *Combat*, Charles de Gaulle offre des fonds sans autre condition que le maintien de Pia en tant que directeur. Il aurait d'ailleurs glissé à l'oreille de Malraux : « Vos amis de *Combat*, dommage que ce soit des énergumènes. Ils sont les seuls honnêtes ». Ce même souci d'honnêteté est à l'origine du refus de Pia. Mais bientôt, en mars 1947, alors même qu'il propose le sabotage du journal et s'estime finalement trahi, Pia quitte à jamais *Combat*. Plus gaullien que gaulliste, il entre au RPF à la demande d'André, et dirige

quelque temps l'Agence Express, puis travaille au *Rassemblement*. Toujours dépourvu d'opinion et de volonté politiques, il tient une « chronique de l'imaginaire » de mai 1948 à février 1949. Jouant de sa connaissance des lettres et de ses contemporains, il écrit de surprenants « à la manière de... ». Editoriaux, propos ou revues de presse imaginaires, sa participation au journal du mouvement gaulliste prend parfois l'aspect d'articles "historiques" rappelant, par exemple, les journées de la Libération. Mais sa fièvre gaulliste retombe rapidement. Dans une lettre de 1968, il souligne : « Et au dessus de tout cela, le grand homme qui se prend à la fois pour Charlemagne et pour le Roi Soleil, et qui ressemble bien davantage au Père Ubu (...) »¹⁰.

Au cours de ces années d'immédiat après-guerre, Malraux n'abandonne en rien son goût pour l'art. S'il prête sa voix au politique, sa main reste à l'écriture. Il publie ainsi des œuvres aussi diverses que *Saturne*, *Les Voix du silence*, *La Métamorphose des Dieux* ou *Les Antimémoires*. Après *Combat* et le RPF, Pia revient à ses goûts premiers. Que ce soit sous la forme d'une activité d'édition au sein de Clubs de livres, ou de publications d'études consacrées à Baudelaire et Apollinaire, il ne se consacre plus qu'aux œuvres des autres.

S'ils ne se comprennent pas et ne partagent plus les mêmes opinions, Malraux et Pia conservent malgré tout de profonds liens intimes... de loin en loin.

Le Ministre et le critique

Le 29 mai 1958 la traversée du désert s'achève enfin. Le président Coty condamne la IV^{ème} République et fait appel à De Gaulle. André Malraux est alors ministrable. Dans ce contexte de crise permanente, Roger Grenier évoque la réaction de Pia, au cours d'un bref échange :

- « J'ai envoyé un pneumatique à André pour lui dire de ne pas se mettre dans ce merdier.

J'allais répondre : Mais c'est fait. Depuis deux jours, il est de nouveau ministre, quand il ajouta avec indulgence, sans la moindre nuance d'ironie ou de malveillance :

- Il n'a pas dû le recevoir à temps. »¹¹

Le 1^{er} juin, Malraux est nommé ministre délégué à la présidence du Conseil, puis ministre de la Culture. Dès lors, n'évoluant plus dans les mêmes sphères, les deux hommes s'éloignent sensiblement et poursuivent une vie professionnelle très riche. Malraux embrasse la République Française, et Pia rejoint celle des Lettres. Le premier utilise les 0,43 % du budget de l'Etat alloué et rend « accessibles les œuvres capitales de l'humanité », crée le service des fouilles, lance l'inventaire général, fait blanchir les monuments de Paris, accompagne Mona Lisa chez les Kennedy et rend hommage à Jean Moulin. Loin du théâtre des hommes, Pia s'efface et ajoute à ses travaux près de 1.200 chroniques littéraires tenues dans *Carrefour*, de 1955 à 1977, tout en précisant que ses mots ne sont « pas autre chose que des propos de simple lecteur »¹².

Après le référendum de 1969, Malraux suit De Gaulle dans sa retraite politique. Il s'installe à Verrières-le-Buisson et se consacre alors pleinement à l'écriture. *Les Chênes qu'on abat* en 1971, *Lazare* et *La Tête d'obsidienne* en 1974 figurent parmi ses œuvres majeures. Lui aussi travailleur infatigable, Pia devient incontournable dans le paysage littéraire des années 60 et

¹⁰ Lettre à Robert Fleury du 25 septembre 1968.

¹¹ Grenier, Roger, *Pascal Pia ou le droit au néant*, Paris, Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 1989, p.89.

¹² "Un septuagénaire éveillé", in *Carrefour*, 23 janvier 1957.

70. Cros, Laforgue, Maupassant, Vallès sont autant de sujets qu'il complète en attendant le grand saut.

A la mort de Malraux, le 23 novembre 1976, Pia reste à l'écart des cérémonies officielles. Seul un article faussement détaché dans sa page de *Carrefour* témoigne de leur histoire commune. Ce n'est que plus tard, après que la foule s'est éloignée du cimetière, qu'il se rend sur la tombe de son ami. Un simple bouquet sur le marbre. Tout n'est plus que souvenirs, mais tout est là. Enfin, après un dernier effort bibliographique¹³, Pascal Pia s'éteint à son tour le 27 septembre 1979.

Postérités

Auteur majeur du XX^{ème} siècle, incontournable ministre de la culture dans le sillage de De Gaulle, André Malraux a profondément marqué la France et son histoire. Plus encore, romancier de sa vie, il ne laisse à personne le soin d'écrire sa légende, quitte à se jouer des mots et tirer profit de la vérité. La postérité est parfois à ce prix. Pascal Pia, de son côté, sentant la mort approcher, réclame à ses proches, en guise d'ultime volonté, le silence absolu sur son existence, revendiquant un droit absolu au néant. De ce vide résultent bien des rumeurs et des légendes. A-t-il rencontré Clemenceau à 17 ans ? A-t-il été le secrétaire de Pierre Louÿs ou d'Edouard Dujardin ? Est-il l'auteur d'une dizaine de thèses dans l'ombre de quelques étudiants argentés ? Bien souvent réalité et fiction se mêlent, et les questions se multiplient...

« La vérité d'un homme, c'est d'abord ce qu'il cache », écrit Malraux. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il emprunte une voie que Pia rejette. L'éloignement qui en résulte n'abat jamais les sentiments profonds qu'ils partagent. Sans doute qu'au fond de son nihilisme, Pia perçoit l'action de Malraux comme un élan vain. Mais il sait et connaît la vérité de son ami. Et si, en 1950, Malraux lui dédie son *Saturne* et lui pose la question : « A P.P., son ami ? », l'absence de réponse résonne comme une évidence... Bien sûr et rien ne changera jamais cela ! A la mort de Pia, alors que celui-ci a rangé ou détruit le moindre de ses papiers, seul un billet de Malraux, daté des années 1930 et indiquant un lieu de rendez-vous, est retrouvé dans un tiroir. Affirmation de l'essentiel.

Etrange mimétisme de destinées si différentes. André Malraux et Pascal Pia voient en l'autre ce qu'il aurait pu être, ce qu'il aurait pu devenir, s'il n'y avait eu cette soif intarissable des honneurs, s'il n'y avait eu ce goût si prononcé pour le néant. Ainsi, Pia est à l'ombre, ce que Malraux est à la lumière.

Quels que furent les chemins empruntés, les choix de l'un ou de l'autre, les distances et les non-dits, l'amitié des deux hommes a perduré jusqu'à la mort, laissant le soin aux biographes d'en déterminer la portée.

Michaël Guittard

¹³ Pia, Pascal, *Les Livres de l'Enfer*, Paris, Coulet et Faure, 2 volumes, 1978. Ouvrage réédité chez Fayard en 1998.